

THÉOPHILE HUDON, S. J.

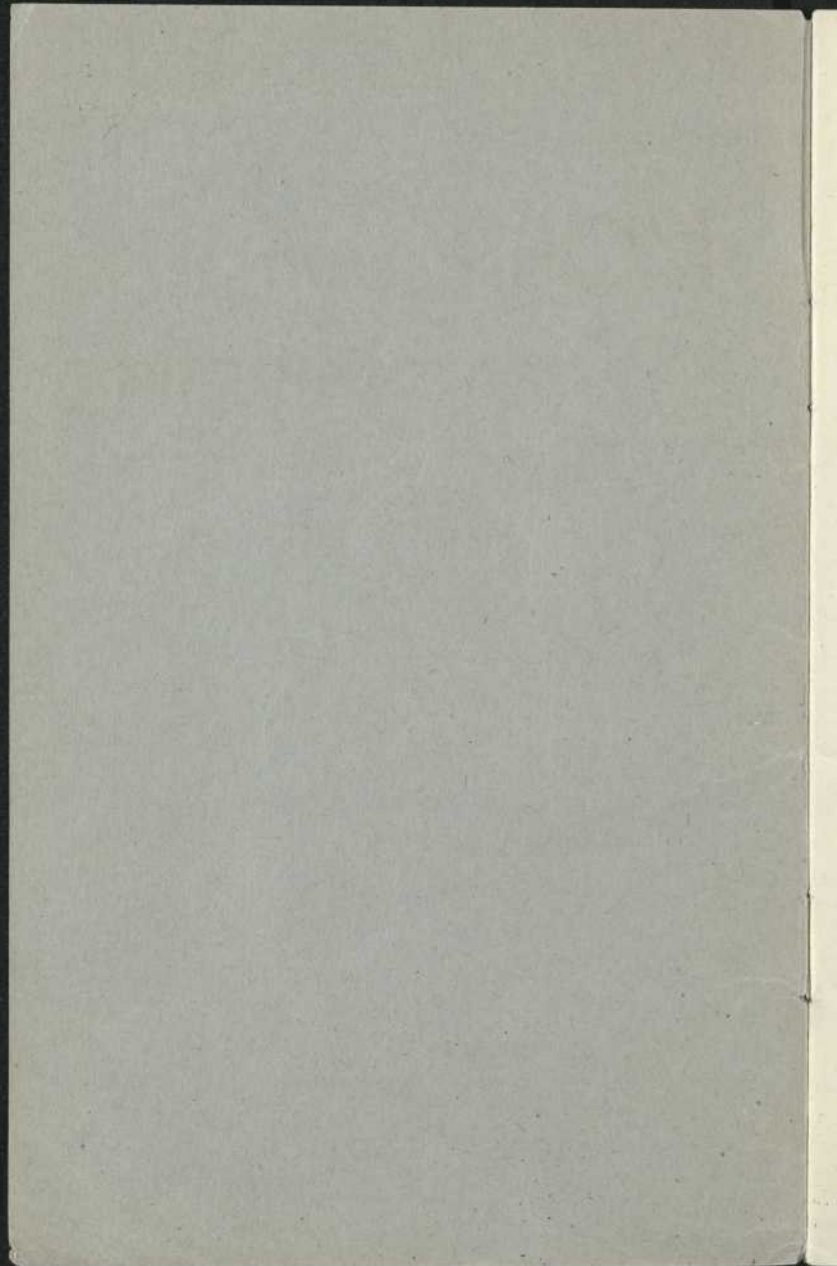
L'Obsession en politique

L'Esprit de parti



MONTREAL
IMPRIMERIE DU MESSAGER
4260, rue de Bordeaux

—
1935



THÉOPHILE HUDON, S. J.

L'Obsession en politique

L'Esprit de parti



MONTREAL
IMPRIMERIE DU MESSAGER
4260, rue de Bordeaux

—
1933

Imprimi potest:

Adélard DUGRÉ, S. J.

Praep. Prov. Canad. Inf.

Montréal, 5 octobre 1933

Nihil obstat:

Louis-C. de LÉRY, S. J.

Censeur dioc.

Montréal, 4 octobre 1933

Imprimatur:

† Em.-A. DESCHAMPS, V. G., Év. de Thennesis

Aux. de Montréal

Montréal, 6 octobre 1933



IMPRIMERIE DU MESSAGER
120, rue de la Montagne

1933

PRÉFACE BRÈVE

« Autant Pie XI est soucieux de garantir les franchises de l'Action catholique sur tous les terrains de l'apostolat religieux, autant il est soucieux, pour des motifs d'édification spirituelle et de discipline ecclésiastique, de tenir fermement le clergé, séculier et régulier, en dehors de l'activité politique, électorale, parlementaire, et au dehors de tout parti politique, quel qu'il soit. Mesure générale où l'on a partout reconnu le caractère d'une prévoyante sagesse qui mérite tous les éloges. »

YVES DE LA BRIÈRE

Études, 5 août 1933

Montréal, 1^{er} octobre 1933.

PRÉFACE BRÈVE

Durant le carême, au Gesù, en 1932, a été développée cette thèse que les hommes sont à eux-mêmes et aux autres responsables des maux dont ils souffrent et dont ils se font souffrir réciproquement.

Les passions dérégées alourdissent le fardeau de la vie.

Par exemple, la passion de la chair, la passion de l'argent, bien loin de procurer les satisfactions qu'elles font miroiter, n'apportent que déceptions, tristesses, infortunes.

De même, la passion politique. Poussée à l'extrême, elle s'appelle l'esprit de parti.

Il s'agit de se mettre en garde contre cet esprit de parti, contre ses excès, ses exagérations.

T. H.

Montréal, 1^{er} octobre 1933

PREFACE BREFVE

Durant le carême, on Gesù, en 1932, a été développée cette thèse que les hommes sont à eux-mêmes et aux autres responsables des maux dont ils souffrent et dont ils se font souffrir respectivement.

Les passions dévies abouissent le fardeau de la vie.

Par exemple, la passion de la chair, la passion de l'argent, bien loin de procurer les satisfactions qu'elles font miroiter, n'apportent que désceptions, tristesses, infortunes.

De même, la passion politique, poussée à l'extrême, elle s'appelle l'esprit de parti.

Il s'agit de se mettre en garde contre cet esprit de parti, contre ses excès, ses exagérations.

T. II.

Montréal, 1^{er} octobre 1933

L'Obsession en politique

Premier coup d'oeil

L'homme vit en société: ce fait suppose une autorité. En pratique, l'homme oscille de la soumission à la révolte.

Dans ce problème épineux, il y a deux personnages à considérer, le maître et le sujet.

Le maître: monarchie, aristocratie, république. Il n'est pas question de chercher quelle est la meilleure forme de gouvernement: l'Église n'en rejette aucune.

Nous nous en tiendrons aux systèmes contemporains qui reposent sur le vote populaire.

Que l'homme soit mécontent de son sort, on le constate par les bouleversements politiques, les amendements si fréquents aux constitutions, les lois nouvelles. Il s'efforce de remédier à des inconvénients réels ou imaginaires, semblant, à la longue, intolérables.

La fonction de gouverner est noble et féconde: noble, parce qu'elle vient de Dieu; féconde, par ses mesures salutaires.

Fonction difficile et dangereuse: difficile, à cause des problèmes complexes à élucider et des obstacles à surmonter; dangereuse, par suite d'erreurs possibles.

L'exercice du pouvoir s'appuie sur le concours du peuple: les citoyens participent à cet exercice par leurs suffrages, leurs paroles, leurs actions, en un mot, par leur influence.

Concours sérieux et redoutable: approuver ou contester à bon escient, s'orienter dans le dédale des opinions, se

garer des sophismes; s'il arrive que le chef d'État puisse se tromper, il n'est pas inouï que l'opinion publique s'égare.

Il s'ensuit des conséquences inéluctables qui pèsent sur le présent et compromettent l'avenir.

* * *

Si les hommes étaient mieux avisés, ils s'entendraient à élaborer un programme, sauvegarde de la famille, des libertés religieuses, civiles et politiques, des intérêts matériels, agriculture, commerce, industrie.

Au contraire, ils inclinent à la contradiction, aux dissensions, se prononcent pour ou contre: les uns prônent la tradition, principe de stabilité — quelquefois d'inertie —, d'autres réclament des changements, générateurs de progrès — souvent, cause d'agitations malfaisantes.

Le conflit se complique d'intérêts divergents: intérêt privé, intérêt général; de théories en opposition, protection ou libre-échange; de rivalités, agriculture ou industrie; de jalousies régionales, nord et sud, est et ouest, maritimes ou continentales.

La difficulté s'aggrave quand s'affrontent les honnêtes gens et les exploités, les gens sincères et les autres.

De là, les ententes, les groupes, les partis: chacun veut faire prévaloir ses idées, sa volonté.

C'est la règle du jeu.

L'esprit de parti

La passion intervient: elle fausse les rouages du pouvoir et de la machine électorale.

Le citoyen devient l'otage de son parti.

On est d'un parti de père en fils: c'est le blason de famille.

On oublie que les questions d'antan ont évolué, que les chefs d'alors sont depuis longtemps disparus, que de nouveaux problèmes, insoupçonnés des anciens, surgissent, que d'autres guides proposent des solutions différentes.

La fidélité au parti est le point de départ, le centre où tout converge. Il ne s'agit pas de raisonnement, ni d'intelligence.

Les moins renseignés se montrent, d'ordinaire, les plus tenaces; ceux qui devraient mieux comprendre, déraisonnent. Ce sont des volcans: dès qu'on les provoque, ils éclatent en éruption, deviennent inaccessibles à toute démonstration. Ils sont butés.

L'horizon est bouché. Un antagonisme inconscient, opiniâtre, engendre la méfiance, la haine. Ceux qui autrement s'entendraient à merveille, se méconnaissent, se vilipendent, uniquement parce que adversaires en politique. On se dénigre avec âpreté: on porte des jugements d'où le jugement est absent.

Ces appréciations fausses et malveillantes causent un tort grave à ceux qui en sont l'objet aussi bien qu'à leurs auteurs.

On s'excuse, en prétextant qu'on fait comme tout le monde. Tous sont plus ou moins coupables, mais là, justement, réside le préjudice. Parce que l'un a le cerveau déformé, parce qu'il souffre d'une maladie mentale, est-ce une raison pour l'imiter? Contagion si virulente que des gens cultivés, par ailleurs pondérés, n'y échappent guère. Ils ne peuvent se défendre d'une antipathie secrète à l'endroit de ceux qu'une tare de naissance empêche d'être de leur bord. Cela dure plusieurs générations.

Aux yeux d'un observateur impartial, ces rivaux se valent, condamnés à se regarder à travers un verre grossissant. On songe à ces miroirs convexes ou concaves qui renvoient de si étranges images.

* * *

Jugements arbitraires sur les hommes, conclusions erronées quant aux questions du jour.

C'est un secret de polichinelle que le menu peuple ignore ce qui se trame dans les coulisses parlementaires. Et aussi, que d'intellectuels qui, n'ayant que le journal pour se renseigner, ne connaissent pas les dessous de la

politique, ce qui s'ourdit dans l'ombre: ils n'ont aucune idée des tractations cachées, des compromis occultes, des ententes secrètes, des pactes mystérieux, ressorts invisibles qui déclenchent les attitudes des dupes naïves.

Outre que l'information est incomplète, ou fait même défaut, le siège du partisan est fait. Ni les raisons, ni les renseignements, ni la réflexion ne lui feront perdre sa belle sérénité. Le partisan octroie carte blanche à son parti et à ses chefs; d'avance, il approuve ou se récuse, adopte le pour ou le contre. Une fois la mesure préconisée, passée en fait, il l'épouse ou la répudie, selon la consigne inexorable.

D'un côté comme de l'autre, négation ou affirmation, chacun reste sur ses positions.

Les programmes se modifient: le partisan encaisse, de bon cœur, les volte-face: il suit quand même. Hier, c'était oui, aujourd'hui, non. Toujours convaincu! Selon l'étiquette, tout apparaît beau ou détestable. L'important n'est pas de savoir, de connaître, de juger, mais de serrer les rangs devant l'ennemi, embusqué de l'autre côté de la barricade.

Nous parlons, ne l'oublions pas, de l'excès, de l'outrance, de la passion aveugle. On peut avoir ses préférences, sans verser dans l'exagération. Qui n'avouera que ces réflexions soient opportunes et concernent, sans doute possible, bien des gens parmi lesquels nous ne voulons pas nous classer! Si chacun examinait sa conscience?

Affaissement moral

Se tromper sciemment, encourager ce qui ne saurait s'excuser, passer l'éponge sur des fautes ou des erreurs qu'on ne devrait jamais tolérer, tout cela cause du préjudice à l'intelligence, entraîne déchéance morale.

Il faut s'abstenir de citer des noms, de désigner des personnes. Parmi les disparus, il est arrivé que des personnages de premier plan et qui ont exercé sur leurs contemporains une influence décisive, prétendaient se tenir au-dessus et en dehors des querelles politiques, mais avouaient, avec candeur, dans l'intimité, qu'ils se refu-

saient à appuyer telle orientation, à tenter telle démarche, par crainte de nuire à leurs amis de toujours. D'autres, très en vue, se glorifiaient à son de trompe, en public, d'être libres de toute inclination partisane, et, en petit comité, se lançaient à corps perdu dans des dithyrambes enthousiastes en faveur de projets exclusivement politiques. Ils avaient pleinement le droit de se prononcer sur des sujets par ailleurs contestables, mais puisqu'ils se targuaient d'une si belle indépendance, pourquoi ces contradictions ?

Quelques-uns, au moins, ont eu le courage de ne pas se dérober : farouches et intraitables, ils ont mis leurs talents et leur plume au service d'une faction : jamais il ne leur est échappé un mot de blâme sur leurs amis, jamais, non plus, un mot d'éloge à l'endroit de ceux qu'ils pourfendaient sans merci. Certains enfourchaient leur dada et poursuivaient les fantômes enfantés par leur imagination. Plusieurs embusqués faisaient la chasse aux petits papiers,.... mais n'insistons pas.

On n'a pas, ce me semble, assez signalé ces inconséquences, bien que dans l'abandon de la conversation, avec des amis sûrs et discrets, l'on ne se prive pas de faire connaître ses sentiments intimes en contradiction avec ses affirmations en public.

* * *

Pour remporter une élection, il faut des votes.

On recourt à la *cabale*, ce que les Anglais appellent *to canvass*. Cela consiste à passer de maison en maison.

Que d'erreurs, de sophismes, de mensonges ! Que de promesses ! La corruption marche de pair avec la *cabale*.

Autrefois, s'étalait le marché des esclaves, opprobre des siècles évanouis, aujourd'hui, fleurit le commerce des consciences.

C'est le règne de la vénalité.

Les uns se vendent : argent, de main à main ; services imaginaires, grassement payés ; faveurs octroyées, sans raison ; situations abandonnées aux amis incompetents, à la parenté famélique et vorace. La voix du sang !

Les autres achètent le bétail: négoce peu reluisant que les purs, les intégristes n'osent réprover, s'il leur profite; sur ces peccadilles, on ferme les yeux: les complices sont plus blancs que des agneaux.

On proteste quelquefois contre de telles connivences, mais pour dénoncer l'adversaire, ce pelé, ce galeux!

On avoue, en son for intérieur, que ces pratiques sont répréhensibles: on conserve sa sérénité en prétextant que c'est partout « pareil ».

Toujours la même ritournelle: tout est bien, tout est mal, selon l'angle de vision.

C'est le règne de la vénalité.

Des vols sont perpétrés: concussions, malversations, profits illicites, contrats frauduleux, dépenses cyniques. Naguère, les brigands se partageaient les dépouilles: maintenant, les compères se divisent le gâteau, en parts inégales!

Les Catons, la poutre dans l'œil, dénoncent hypocritement la paille du voisin¹.

L'intérêt, la cupidité déclenchent le déclic et font mouvoir les pantins.

Fléau qu'il ne faut pas exagérer. On rencontre, certes, des honnêtes gens, des gens sincères: ceux-là ont les mains nettes et, parmi, il s'en trouve qui usent de leur franc parler et ne craignent pas d'appeler Rollet un fripon. Ils sont bien encombrants!

Pauvres chefs²

Tout n'est pas rose.

Ils habitent une maison de verre: la médisance — et aussi la calomnie — montent à l'assaut.

En but à d'incessantes attaques, ils ourdiraient les pires complots, manqueraient de désintéressement et de franchise, se tromperaient plus souvent qu'à leur tour, dupe-raient tout le monde de propos délibéré: ils mèneraient le pays aux abîmes.

1. Tout ceci est de l'histoire. Un peu de précision mettrait le feu aux poudres! *Infandum!*

2. Il s'agit de tous, premiers ministres, chefs d'opposition, etc.

Le peuple crédule, incliné à accepter la détraction, rétif à l'éloge, le peuple absorbe n'importe quelle insinuation, avale les accusations saugrenues, se repait de faussetés, attrape au vol les pires outrances.

Quelle aubaine pour ces sauvages de danser en rond autour du poteau où leur victime est déchirée à belles dents!

Est-ce à dire que la critique soit interdite ?

Non pas: elle est nécessaire et il faut qu'elle porte.

Mais le blâme n'est pas l'invective, ni le dénigrement, la justice.

La partisanerie des juges, ici, en l'espèce, le peuple, empoisonne, contamine tout et tous: pour l'un, ce sera la fourberie, la mauvaise foi pour un autre; pour l'un et l'autre, la cécité.

Est-il si noir ?

C'est un homme comme un autre, comme vous et moi. Ce n'est pas l'idole qu'adulent ses amis, ni le sacripant honni de ses adversaires.

Il faut se garder du pessimisme, ne pas accueillir à la légère des imputations infamantes.

Pour l'honneur de l'humanité, ne s'en rencontre-t-il pas, parmi ces hommes en vedette, ne s'en rencontre-t-il pas qui jouent ou ont joué un rôle bienfaisant en politique et encore à leur détriment ? Ne s'en rencontre-t-il pas d'intègres, de conscience scrupuleuse, qui se dévouent et supportent de lourds sacrifices ?

Ils récoltent plus d'ingratitude que de reconnaissance.

Carrière décevante, malgré les honneurs qui masquent la réalité, savoir, une pauvreté authentique, une famille dans la gêne, des fils laissés à la charité publique.

Ces restrictions à l'égard des gouvernants feront sourire: elle existe, et dans les deux partis, la liste qui, sans être interminable, enrichit nos annales de noms glorieux.

La malveillance dont ils sont victimes n'est pas d'aujourd'hui: c'est l'histoire de toujours.

Faisons abstraction des contemporains, de leurs faits et gestes, où s'insinueraient des allusions. Reportons-nous à quelque cinquante ans.

Dans ce temps-là, on discutait les opinions, on contestait les démarches, on incriminait les attitudes: on combattait les décisions des chefs. Naguère, à leur égard, tout contre eux paraissait de bonne guerre: on les criblait d'articles, de caricatures, de pamphlets.

Plus tard, entrés dans la gloire, leurs statues devaient se dresser fièrement dans les parcs.

Quel contraste!

Il n'y a qu'à parcourir les journaux de l'époque: que de diatribes forcenées.

Pour ne citer qu'un nom, Louis-Hippolyte Lafontaine, en pleine vigueur intellectuelle, auréolé d'un prestigieux ascendant, sortait à quarante-six ans de la politique active. Les avanies dont on le couvrait expliquent son dégoût et sa retraite.

Celui qui assume la tâche de tenir les guides, c'est-à-dire de gouverner, a droit au respect, à condition, cela va sans dire, de se respecter.

Que premier ministre ou chef de l'opposition ne se flatte pas de rallier ses adversaires, de dissiper leurs préjugés, de désarmer leurs préventions; ces adversaires, pour un bon nombre, avaleront sur son compte toute sorte d'inventions odieuses, saugrenues, insensées. La crédulité d'un homme intelligent, mais partisan, n'a pas de limites!

Le journal de parti

Se présente maintenant la question du journal, délicate, s'il en fût.

La lecture assidue d'un journal crée, chez les abonnés, une mentalité; ils finissent par tout envisager à un point de vue exclusif. Il en est peu qui échappent à cette emprise; peu qui examinent, discutent, raisonnent. Il s'en trouve qui, doués d'un sens critique aigu joint à une grande liberté d'esprit, feront le départ de ce qui peut être admis ou rejeté, qui sauront formuler des distinctions ou des

réerves, ce qui les mettra en mauvaise posture vis-à-vis des amis épousant en tout, partout et toujours les opinions toutes faites.

Après le lecteur, le journaliste.

Un journal se doit de présenter un programme. Une orientation s'impose.

Le journaliste fera fausse route s'il entreprend de tout justifier ou de tout contester, de subordonner les difficultés nationales ou religieuses aux intérêts particuliers ou à des exigences momentanées, s'il adopte tout d'abord une attitude, quitte à la défendre ensuite, s'il jette feu et flamme contre telle loi inique, puis plaide en faveur d'une mesure analogue, à moins qu'il ne garde le silence!

Hier, ses adversaires patronnaient le projet, aujourd'hui ses amis l'exploitent.

Un lecteur avisé percera ces contradictions, ces entorses au bon sens et à la justice, mais aura-t-il le courage de l'indépendance?

Tout n'est pas à blâmer dans un journal de parti. Si le rédacteur combat visière levée, si, toujours sur la brèche, logicien implacable, il se montre intrépide et loyal, il mérite qu'on s'efforce de faire le triage des opinions. Mais s'il approuve toujours et en tout — danger non chimérique, — il est à craindre qu'il ne manque de clairvoyance et de discernement. S'il fait confiance, en toutes les occurrences — ce qui est le cas pour un bon nombre de journalistes — il s'expose à emboîter le pas à l'aveugle, à n'être qu'une doublure.

Plus le journaliste paraît sincère, plus on lui fait confiance. Il pourra arriver, dans une supercherie énorme et grossière, qu'un rédacteur s'engage à fond, tandis que ses fidèles abonnés le suivent les yeux fermés, prennent fait et cause en sa faveur. Dans pareilles aventures, ces

naïfs se heurteront infailliblement à d'amères déceptions. Tôt ou tard, le voile se déchire: il leur reste le dépit et le désenchantement. Il faudra bien s'avouer qu'on a manqué de prudence, que l'on n'était pas assez en éveil. De si cuisantes leçons ne profitent guère: la crédulité est telle que l'on est prêt à recommencer!

Il n'est qu'un moyen de se soustraire aux équivoques: désirer avant tout la vérité, quelque pénible qu'elle puisse être, vouloir qu'elle prévale. Souvent la sagesse impose de suspendre son jugement.

Avec un peu de mémoire, l'on constate que le journaliste qui s'est fourvoyé garde le silence sur sa bétise. On ne devrait pas, à la rigueur, lui en faire un crime, mais rien n'empêche qu'on se rappelle la mésaventure. On s'instruit par de telles expériences.

S'il s'agit d'un journal religieux, un journaliste catholique se doit de s'abstraire de tout parti pris. Aucune difficulté quant aux directions pontificales; il n'y a qu'à les comprendre.

Le problème devient plus délicat dans les questions politico-religieuses. Léon XIII, Pie X et Pie XI intervinrent par des mises au point fameuses, mettant les polémistes — gens irritables — en garde contre les outrances de doctrine, — par exemple les intégristes — ou, encore, contre les excès de sévérité confinant à l'animosité à l'endroit de militants catholiques. On alléguera peut-être le fait de certaines discussions en haute sphère. Loin de les défendre, je les trouve regrettables et déplacées. La charité chrétienne concerne tout le monde.

Quant aux problèmes purement politiques, s'il fallait tracer ici une limite, j'avouerais tout de go que je n'oserais trancher nettement. On ne peut interdire à un journal catholique de descendre dans l'arène, mais ces intrusions

exigent du jugement, du tact, du sang-froid, de la mesure. On s'emporte si facilement! nos adversaires sont si bornés! c'est à peine s'ils distinguent leur main droite de leur main gauche! Qui n'a assisté à ces disputes incandescentes entre honnêtes gens, entre gens rassis.

On concède au journaliste catholique la liberté d'avoir sur certains sujets libres ses convictions personnelles; cadrent-elles avec le programme du journal? Sinon, le silence s'impose. On lui accorde de nourrir des sympathies à l'égard de personnes dignes d'estime. Épouser leurs opinions fera-t-il mettre en doute l'indépendance du journal? Alors, qu'il soit en garde contre des illusions toujours possibles; qu'il renonce à des allégeances permises à d'autres, mais qui amoindriraient son prestige et rendraient sa sincérité suspecte. En un mot, s'il tient à épouser un parti, qu'il donne sa démission et transporte ailleurs son humeur belliqueuse; sa place n'est pas celle qu'il a d'abord choisie.

On ne saurait trop insister sur le grand malheur de l'esprit de parti, chez les gens qui devraient plus que d'autres se montrer raisonnables. Telle est l'emprise de cet esprit de parti, ce parti pris aveugle que l'on rencontre — il faut y insister — chez des partisans à ciel ouvert, ou chez des partisans inconscients, tant la contagion est dans l'air, ou encore, hélas! des partisans masqués. Quelle tempête, si l'on faisait un peu, je ne dis pas de l'histoire contemporaine, mais de l'histoire ancienne. Ce serait un beau tapage dans Landernau. Est-ce un cas chimérique que celui de ce journaliste qui soutenait dans un autre journal que le sien des thèses purement politiques et qui tirait à bout portant sur ses compagnons d'armes?

Terminons. Ce serait injustice d'incriminer un journaliste par le seul fait qu'il prône certaines tendances politiques. Que les partisans qui lui sont opposés lui jettent la première pierre, partisans instruits, intelligents, mais encroûtés. Si ce journaliste est intègre, s'il se garde

de la mauvaise foi, il mérite qu'on discute les thèses qu'il préconise. On a vu de braves gens qui reprochaient à bon droit à des hommes publics des erreurs manifestes, mais se refusaient à admettre le bien-fondé de certaines revendications ou dénonciations. Pareil aveuglement a causé à leurs auteurs bien des mécomptes et à leurs partisans, bien des torts. Ils se sont butés. La vérité, toujours!

Reste le ton du journal. Ce n'est pas un article de foi qu'il le faille terne, ennuyeux, long, filandreux. Louis Veuillot demeure le modèle. Un peu de piment aiguise l'appétit.

Comment on fabrique l'opinion

Elle se fabrique par la répétition obstinée de faussetés, par le mensonge réitéré, et, aussi, par la conspiration du silence. A ceux qui suivent aveuglément leur journal, nous demanderons: « Quel est le journal qui dit tout? »

Qui ne se souvient de certaines campagnes de presse savamment menées, déchainées sur le monde et qui l'ont médusé?

On se rappelle les appels passionnés lancés par la presse américaine lors de la guerre hispano-américaine, les inventions révoltantes, les photographies truquées, à l'aide desquelles on ameuta l'opinion contre les Espagnols. Nos voisins crédules, naïfs, chauvins, s'exaltèrent et s'ébranlèrent au cri de: « *Remember the Maine!* » C'était une calomnie; on le reconnut plus tard, mais trop tard. Combien de fois, après la tourmente des élections, on sourit de l'affolement de tant de gens qui ont perdu la tête. Lorsque tout s'apaise, ils commencent à réfléchir et s'aperçoivent qu'on leur a passé un produit frelaté: on leur a fabriqué une opinion.

Tous ont encore présentes à la mémoire les odieuses dénonciations, lors de la Grande Guerre, contre les Canadiens-Français. On les accusait de lâcheté, de tirer-au-flanc. Mis au ban de l'opinion, leur voix se perdait dans le

tintamarre des invectives. Les journaux ne leur permettaient pas de se défendre.

En Angleterre, un homme influent disait à un représentant officiel de la province de Québec: « Défendez-vous donc! — On refuse de publier nos mises au point. — Faites un exposé que vous présenterez à tel journal. » Le plaidoyer fut composé, proposé et refusé! « *Is that possible!* » s'écriait le bon Anglais ahuri. La consigne du bâillon régnait.

* * *

Des religieux, des religieuses furent en butte à des lois d'exception; persécutés, spoliés, exilés, dans des circonstances iniques, à l'encontre du droit des gens. Ces exécutions ont suivi leur cours, au milieu de l'apathie quasi universelle.

Naguère, la persécution religieuse en Allemagne, en Pologne et en France, hier au Portugal, aujourd'hui au Mexique, en Espagne et en Russie, s'abat inexorable et despotique: à peine quelques protestations isolées s'élèvent-elles, sans éveiller d'échos.

* * *

Dieu lui-même est banni de la vie publique: la presse amasse les nuées de l'indifférence, mais rassemble, autour des tréteaux, les badauds qui écoutent les charlatans du jour; les devins vaticinent, promulguent leurs oracles, accueillis bouche bée: les nations, enivrées d'orgueil ou de cupidité, se heurtent en des chocs terrifiants où sombrent des milliers de jeunes gens. La presse a eu grand soin de jeter de l'huile sur le feu. Voici les règlements d'après-guerre. Les financiers gorgés d'or vantent leurs panacées infaillibles, leurs pronostics sauveurs; les journalistes n'en croient rien, ils encaissent, sans sourciller: mieux que n'importe qui, ils savent que ces farceurs se dupent les uns les autres; la famine qui pèse sur le monde, ils s'en battent l'œil.

Pour une presse cosmopolite existent des postulats intangibles.

Les intérêts matériels priment tout, mines, charbon, caoutchouc, pétrole: le côté moral est inexistant.

Par l'école, le peuple devient meilleur, comme si de l'école neutre et des universités agnostiques ne sortaient pas d'insignes malfaiteurs.

La loi avant tout et pour tout, comme si la loi suffisait à moraliser un peuple.

Les Yankis, prêts à tenter toute sorte d'expériences, fussent-elles folichonnes ou absurdes, ont essayé d'établir le règne de la tempérance au moyen de la prohibition. Cette lubie leur a coûté jusqu'ici assez cher, avec les résultats décevants que l'on connaît. Plusieurs Américains s'avisent — mieux vaut tard que jamais — qu'il faudrait faire machine en arrière. Une certaine honte de se dédire en retient un grand nombre. On revient au bon sens, attendu que la rigide vertu de ces pharisiens excite la risée de peuples plus judicieux, qui, eux, comptent avec la réalité.

Malheureux jeunes gens

Des sages, à maintes reprises, ont conseillé aux jeunes gens de ne pas se jeter tête baissée dans la mêlée.

D'autres, moins désintéressés, convoitent, comme une proie, la jeunesse et s'efforcent de l'enrôler dans leurs bataillons.

De vrai, les jeunes feraient mieux de se confiner dans leurs études: celles-ci y gagneraient! Ce qu'ils apprennent maintenant sur les bancs leur servira plus tard: ce qu'ils auront omis d'apprendre les diminuera. Chaque chose en son temps.

Les questions pendantes qu'ils n'ont pas le loisir d'étudier seront du passé quand ils arriveront à maturité et celles qui alors solliciteront leur attention n'existent pas encore, au moment où ils étudient.

Que de jeunes gens bien doués ont été amoindris, annulés par la *politicaillerie*. Ils avaient l'étoffe; ils seraient devenus des écrivains puissants; nous avons tant d'écri-

vailleurs dont l'originalité consiste à n'en pas avoir! On dit chaque jour que le talent ne manque pas; affaire de nous consoler de notre indigence. On se reprend, on exalte les prétendues ou les demi-réussites d'un pauvre plumitif; il promettait, il promet encore, il promettra toujours!

* * *

Dans la formation de la jeunesse, il importe de soustraire celle-ci aux conflits politiques de l'heure, si difficiles à apprécier.

S'il s'agit, supposons, d'histoire, le professeur dégagé lui-même de préventions exercera, s'il le veut, une action décisive. Il n'y a qu'à savoir s'y prendre.

Il s'agit, je suppose, d'un fait assez récent, d'une période moderne, déjà écoulée. Que le professeur tienne la balance égale entre les partis, non pas qu'ils soient de valeur identique, non pas qu'ils n'aient dévié au cours des années, mais pour arriver à créer cette mentalité d'indépendance, que ce professeur ne loue pas la conduite des uns sans faire un éloge équivalent des autres; s'il blâme telle erreur à droite, qu'il critique telle bévue à gauche. L'histoire impartiale relate à coup sûr des actes répréhensibles et des actions d'éclat dans les deux camps. On se récriera contre un tel procédé. Qu'on indique un autre remède, contre ce vilain esprit de parti qui rend parfois si ridicules des personnages par ailleurs très estimables.

S'il apprécie l'éloquence d'un tribun fameux, qu'il juge celle d'un autre orateur, non moins illustre.

Il n'est pas question de placer sur un pied d'égalité la vérité et l'erreur, mais de mettre en parallèle des actes à réprouver ou à célébrer, de souligner les lacunes ou les qualités de deux rivaux. Le professeur exercera une critique impartiale, voilà tout.

Un tel maître conquerra la confiance de ses élèves, leur fera accepter, en certains cas, des verdicts catégoriques, si on ne peut le soupçonner de préférences secrètes. Il s'agit toujours, ne l'oublions pas, du passé. Le présent, il n'est guère possible d'y toucher sans mettre le feu aux poudres. Voilà la grande misère.

A pareille école, chez les disciples s'incrusteront une empreinte qui les fera distinguer des autres. Il en va ici comme de l'éducation et de la culture. Ils auront appris à raisonner en toute rigueur, à accepter des conclusions logiques quelles qu'elles soient.

Vision intellectuelle limpide et aussi courage moral.

Parce que le professeur s'abstiendra de se prononcer sur les questions brûlantes actuelles, mais libres, qu'il évitera d'établir des thèses qui lui sont personnelles et qui provoquent les préjugés des uns ou des autres, peuvent blesser les susceptibilités des parents, le jeune auditeur apprendra à analyser avec sincérité les questions anciennes soustraites aux contestations des contemporains; plus tard, parvenu à la maturité, il saura exercer son jugement.

Il possédera un instrument sain. Tout est là.

Les responsabilités

Pendant de longues périodes, le bon peuple sommeille; tout à coup, à la nouvelle des élections, il secoue son inertie *nationale!*

Qu'en résulte-t-il ?

Pas grand'chose.

Après une agitation intense et factice qui est le sport favori des nôtres, il retombe dans sa somnolence.

* * *

On lui a appris que *l'agriculture est aux abois*¹.

La responsabilité doit-elle être imputée aux seuls maîtres de l'heure? Ainsi l'affirme le partisan à tous crins.

Dans une certaine mesure, peut-être.

Y a-t-il d'autres causes ?

1. Je parle en passant de cette question. Je n'ai aucune compétence pour la traiter au long. Et puis, qui sait? peut-être m'accuserait-on de verser dans le panégyrique ou le réquisitoire!

La nonchalance des cultivateurs—d'un certain nombre, du moins — n'est pas étrangère à cette régression. En parcourant les campagnes, il n'est pas difficile de constater d'où vient en partie le malaise. Ne s'agit-il pas d'une maladie endémique ?

On se souvient comment naguère les routes étaient entretenues, avant que le gouvernement n'eût pris à sa charge la voirie.

Dans une grande paroisse, à proximité de Montréal, on pouvait voir, il n'y a pas si longtemps, une pierre énorme, au beau milieu de la route, que les véhicules devaient contourner. Elle resta là des années durant, lorsqu'il aurait été si facile et si avantageux de l'enlever. Il ne faut pas conclure du particulier au général: pourtant, ce fait, qui éveille le souvenir de tant d'autres analogues, nous aide à comprendre de quoi il retourne.

Qui n'a remarqué les clôtures à l'abandon, les *bâtiments* non blanchis ou veufs de peinture, la charrue en plein champ, ayant passé l'hiver sous la neige, un foin maigre et rare, étouffé par les pissenlits et les marguerites, et tant d'autres preuves de négligence et de laisser-aller ?

Qui ne s'afflige à la vue des cimetières, en proie à la désolation, où pousse l'herbe folle ? Que l'on fasse le compte des champs des morts déceimment entretenus ! Manifestation de l'incurie qui prévaut chez plusieurs.

Pareille conduite, qu'il ne faudrait pas trop généraliser, contraint à avouer que le défaut d'initiative, l'absence de travail ordonné expliquent un peu la paralysie de l'agriculture.

Un curé racontait que dans sa paroisse il y avait un tiers des cultivateurs qui étaient allemands et que leurs terres étaient bien mieux entretenues que celles des Canadiens. Pourquoi les uns et pas les autres ?

Que l'on réclame l'aide et le concours des pouvoirs publics, c'est bien, mais que l'on se garde de leur demander de tout faire, de les rendre responsables de tout le mal, de faire impitoyablement leur procès. Que l'on secoue les premiers intéressés: qu'ils fassent preuve de bonne volonté, qu'ils accomplissent d'abord leur part.

La stagnation de la culture provoque *la désertion des champs*.

A qui imputer ce mouvement fâcheux ?

Celui qui ne voit là qu'une occasion d'embarrasser des adversaires politiques les accusera de tout le mal.

Si les différents partis qui se sont succédé n'ont peut-être pas fait tout leur devoir, ils ne sont pas les seuls à incriminer. Peut-être faudrait-il regarder un peu ailleurs.

Tous déplorent le fléau.

N'oublions pas que l'abandon du sol est un phénomène universel et qu'il n'y a pas qu'en France où on pourrait écrire *la Terre qui meurt*. Aux États-Unis, plus de cinq millions auraient renoncé à la culture.

Difficulté réelle: depuis le temps qu'elle préoccupe les classes dirigeantes, il semble que les partis politiques n'en soient pas exclusivement responsables et force est d'avouer que la solution du problème n'est pas prochaine.

* * *

On suggère comme remède d'*activer la colonisation*¹.

La question se pose tout d'abord de savoir jusqu'à quelles limites et en combien de temps une région peut supporter une extension intensive. Dans ce domaine, comme dans bien d'autres, il paraît qu'il faille y aller progressivement. Le blé ne manque pas en Saskatchewan. Et puis après ?

Quoi qu'il en soit, le fait crève les yeux: maint défricheur s'arrête au seuil de la forêt.

A vrai dire, la dénonciation n'est pas nouvelle: elle remonte à une centaine d'années.

On n'aurait donc rien fait ? On ignore ou on met de côté ce qui a été suggéré, tenté, accompli.

Que de mécontents, dans le passé, mis à même de remédier à ces errements ont réussi à faire mieux ? C'est l'évidence, puisque les plaintes ont toujours continué vé-

1. Je n'entends pas traiter le problème *ex professo*. Tant de suggestions, faites par des gens compétents et d'autres qui le sont moins, m'en dispensent.

hémentes. C'est à croire que les contemporains feraient merveille si on leur passait la main.

On a parlé de stratèges en chambre, de sociologues qui n'ont jamais serré la main d'un ouvrier, ni mis le pied dans une usine, ni descendu dans les mines, comme le fit le R. P. Rutten, O. P., en Belgique: il y a peut-être de ces réformateurs à qui manquent l'expérience, le jugement, l'équité.

Est-ce à dire qu'il n'y ait rien à tenter, que l'on doive rester les bras croisés, qu'il faille renoncer et se tenir coi?

Il s'impose qu'on peut, qu'on doit parler, écrire, agir, mais en évitant de faire de ces critiques ou suggestions un tremplin politique.

Autre grief auquel ont remédié les États-Unis sans le concours de nos gouvernants ni celui de la mouche du coche.

Nos gens *émigrent dans la Nouvelle-Angleterre.*

De ce fait, nous avons perdu au-delà de deux millions.

La cause de cet exode? L'industrie.

Elle pompe la campagne. De là ces villes monstrueuses dont on est si fier, bien à tort, puisqu'elles cachent tant de cloaques, tant de misères sans nom.

Ces migrations déferlent partout, surtout parmi les nations industrielles. Elles sont loin d'être spéciales au Canada. Lorsque le fléau de l'émigration commença à grignoter notre peuple, il y a plus de soixante-quinze ans, l'industrie était chez nous inexistante, alors qu'elle bruissait chez nos voisins. Voilà pourquoi les Canadiens se sont portés vers les centres manufacturiers américains. Je n'approuve pas, je constate.

Les conditions actuelles ne sont plus les mêmes: nous avons nos usines; grand sujet d'orgueil, puisque des milliers de campagnards deviennent esclaves de la machine. Le courant vers le sud est arrêté, mais l'afflux vers nos villes ne tarit pas, de sorte que, d'année en année, ces dernières s'enflent au détriment de la population rurale. Est-ce un progrès? Un déplacement, à coup sûr.

Le clergé, les hommes d'État, les écrivains ont essayé d'enrayer le courant. On sait avec quel succès. C'est évidemment la « *faute à Papineau* ».

* * *

Voici un autre chapitre.

Les Canadiens-Français se sont lancés dans les affaires. Certains succès ont démontré leurs aptitudes.

Peu à peu, ils se sont mis à reculer et semblent perdre pied. Des entreprises fondées par eux ont passé en d'autres mains. Ils furent les pionniers dans le tissage du coton. Un financier fameux acheta les actions et les revendit. Où en sommes-nous maintenant dans cette branche de l'industrie ?

Nos rivaux dominant la navigation du Saint-Laurent, où nous étions les maîtres. On a imaginé la fusion de diverses compagnies: de Fort-William au Saguenay s'exerce un monopole où notre influence a culbuté. Qui nous a évincés ?

Nos compatriotes auraient pu se tailler un royaume dans l'exploitation de la pulpe. Nos capitaux se sont volatilisés. Qui accuser ?

Les Canadiens-Français peuvent au moins se consoler par des succès oratoires sans lendemain !

On ne peut soutenir que seuls les gouvernements successifs demeurent responsables de nos défaillances, dans les entreprises privées.

* * *

Une remarque en passant.

Lorsqu'une affaire va mal, le Français et son cousin le Canadien-Français se tournent vers l'État et le somment d'intervenir. En pays anglo-saxon, on discute, on se réserve, on recourt à l'initiative personnelle.

Autre remarque.

Si l'on se trouve dans un groupe de partisans outrés — l'intolérance, l'injustice, le fanatisme y règnent en maîtres, — on se sent dépaysé. Si ensuite l'on rencontre

ceux de l'autre *bord*, enrôlés sous d'autres couleurs, on note la même suffisance, les mêmes enfantillages. Qui voudra faire l'expérience constatera que les uns et les autres portent des verres de nuances différentes. Non seulement les uns et les autres acceptent mal la contradiction, mais telle est la violence du virus qui les empoisonne que, si l'on ose affirmer devant eux qu'il se rencontre des esprits libres, dégagés d'idées préconçues, ils soupçonnent que ces francs tireurs jouent un rôle, qu'ils ne sont ni sincères ni sérieux, qu'ils ne sauraient juger au mérite, avec impartialité, et sans parti pris. Ils vont plus loin et les classent malgré eux dans le parti adverse, ce qui est simplement odieux.

.

Fermons la parenthèse et continuons.

Il n'y a pas seulement la déroute financière.

En dehors du Québec, pour le Canadien-Français, quelle situation anormale et précaire! Par exemple, il paiera doubles taxes et la part du français lui sera mesurée au compte-gouttes. Les dénis de justice de la majorité ne sauraient être passés sous silence: feront-ils oublier les palinodies, les compromis des minorités? Durant combien d'années s'est-on renvoyé la balle manitobaine et au milieu de quelles tergiversations? En quoi l'attitude prise au sujet du Kewatin se distingue-t-elle de la position à propos de la Saskatchewan et de l'Alberta? Si on consentait enfin à ouvrir les yeux, à ne pas juger uniquement au point de vue partisan! Du seul fait d'avoir éveillé le souvenir de ces embarras scolaires, chacun dresse l'oreille, se croit désigné et blessé à la prunelle de l'œil, se met en bataille! D'un côté comme de l'autre, on prétend toujours et d'abord justifier les siens. Oh! mon parti! mon cher parti! Il faut avoir habité l'Ouest canadien pour se rendre compte des entraves quotidiennes, des difficultés inextricables qui ligotent là-bas le Canadien-Français.

Qui faut-il accuser?

Les partis et les partisans avant, pendant et après de brutales exécutions.

Il a suffi d'une heure pour acquiescer: il faudra peut-être cent ans pour réparer.

Est-ce que personne n'échapperait à la contagion ?

Ce serait outré de le prétendre. Ils existent nombreux, les gens pondérés, réfléchis qui décident à bon escient. Outre qu'ils comprennent, ils possèdent le courage de rompre avec leurs amis, et savent se mettre en garde contre la partisanerie.

Faudrait-il aller jusqu'à refuser à n'importe quel citoyen d'appuyer le parti de son choix ? Serait-ce raisonnable ? L'existence des partis est un fait. On ne saurait caresser la chimère de les voir disparaître.

Que l'adhésion — si adhésion il y a — soit libre, dépouillée de préjugés, dégagée d'obstination et d'aveuglement. Il faut désirer connaître la vérité, chercher la vérité, accepter la vérité. Phénomène plus rare qu'on ne croit que la franchise totale envers tous, envers tout, envers soi-même. Combien épousent d'abord une thèse, quitte à se morfondre ensuite pour la justifier.

Envisager les solutions historiques, politiques, nationales ou religieuses dans leur réalité exige une indépendance, une clairvoyance, un courage, une énergie peu ordinaires. Évidemment, une telle attitude court le risque d'être exceptionnelle.

Qu'à ces dispositions se mêle une certaine indulgence à la faiblesse humaine, qu'il s'y joigne, en bien des cas, une tolérance nécessaire, j'y consens. Dans les corps publics les plus respectables, il faut se résigner à supporter quelques défaillances: on rencontre, on rencontrera toujours des lacunes, des non-valeurs dont on ne peut pas toujours se débarrasser. C'est là un fait d'occurrence quotidienne. Il serait possible d'entrer dans les détails, et cet examen rendrait modestes de farouches partisans,

et cela dans tous les milieux. Au début d'une carrière, que d'éloges, que d'espérances! On ne tarde pas à déchanter. On touche du doigt des faiblesses qu'on s'obstinait à ne pas apercevoir. Si l'on tolère, en son for intérieur, on n'est pas complice. Si l'on ne se résout pas à vivre isolé, en marge des partis, il faut fermer les yeux sur les torts minimes, les erreurs de peu d'importance dont nos amis se rendent coupables. Mais l'on doit toujours se réserver dès qu'il s'agit de questions vitales. Cette disposition permettra de se prononcer avec moins de risques sur les questions libres, tarifs, finances, chemins de fer, agriculture, commerce, de marcher avec des alliés d'un jour. L'obligation s'impose quand même de marquer son dissentiment dès que sont annoncées des lois contraires au droit naturel, par exemple, sur l'instruction, le mariage ou le divorce. Pareille règle de conduite, difficile à tenir, j'en conviens, aura une portée qu'on ne soupçonne pas toujours. Lorsque la Chambre française vota d'enthousiasme la déclaration de guerre contre la Prusse en 1870, seule la voix de Thiers s'éleva contre cette décision, parce qu'il se rendait compte que la France n'était pas prête. Ses appréhensions ne se justifèrent que trop par la suite. Autre exemple. Un corps de troupe français ayant subi un grave échec au Tonkin, la droite voulait qu'on renonçât à poursuivre la campagne. Mgr Freppel se sépara bruyamment des siens, se rallia à la politique de Ferry en proclamant que l'honneur de la France était engagé, qu'il fallait aller de l'avant. Ceci démontre comment l'esprit public doit l'emporter sur des considérations secondaires et intéressées. C'est cet esprit public qu'il faut développer chez les nôtres en commençant par soi-même.

Sur ce point, les Canadiens-Français ont encore beaucoup à apprendre, malgré leurs tirades patriotiques. Ils versent d'abondantes aumônes, et c'est au mieux, mais saisissent-ils l'importance de promouvoir les arts, les sciences, les lettres? donnent-ils autant qu'ils le devraient, pour assurer l'existence des universités? Nos ancêtres ont travaillé pour nous, nous bénéficions de leurs sacrifices.

Est-ce que par égoïsme, en jouissant des avantages présents, nous nous refuserions à assurer l'avenir, à préparer les voies à nos successeurs? Combien, à leur mort, ont réservé leur richesse uniquement au profit de leurs héritiers, qui en usent, on sait comment, sans songer aux institutions publiques condamnées à végéter?

Il me semble que c'est une obligation primordiale d'infuser à la jeunesse l'horreur de la chicane et, en même temps, le dévouement à l'intérêt public. Les maîtres — du moins plusieurs — feraient bien de réfléchir à leur responsabilité: ils accompliraient une œuvre plus féconde, s'ils étaient eux-mêmes imbus de cet esprit public. C'est pure folie de prétendre faire naître et grandir dans la jeunesse une mentalité qu'ils ne possèdent pas. Il serait facile, au cours des leçons, de suggérer, d'insinuer cet esprit, surtout en recourant à l'histoire. Qu'on choisisse des exemples qui ne touchent pas au présent et qui, par conséquent, ne soulèvent aucune prévention, mais préparent une mentalité militante. Peu à peu on ferait germer des habitudes intellectuelles qui, plus tard, s'affirmeraient dans des cas concrets, différents des situations antérieures. Le professeur, étranger aux préoccupations de naguère, et partant fort indépendant, orienterait la jeunesse vers les décisions contemporaines à prendre.

Ce qui s'appelle « la partie constructive » de cette étude pourrait être complétée. C'est à quoi d'ailleurs s'emploient professeurs, publicistes et sociologues auprès de leurs disciples ou de leurs auditeurs, en cherchant à développer le sens social, à promouvoir l'organisation professionnelle, à encourager les organes compétents de publicité. Tout cela aidera beaucoup à se soustraire à la partisanerie servile. Encore faudra-t-il entourer les associations d'un cordon sanitaire; il suffit d'un membre infecté de venin pour faire perdre aux autres la tramontane. Traiter au long ce sujet, m'entraînerait trop loin. J'écrirais beaucoup moins bien ce que Mgr L.-A. Pâquet a si magistralement exposé dans des ouvrages récents.

L'abstention

Si nous reconnaissons que la plupart ne peuvent s'abstraire du présent, convenons que pour une élite, par fonction, par devoir, par inclination, il est possible de se tenir en dehors de la tourmente.

Cette abstention pourra aller jusqu'à se priver de donner son suffrage, à condition bien entendu qu'il n'y ait rien qui engage la conscience. Cela n'empêchera pas d'exhorter les autres à remplir leur devoir électoral. Si l'on refuse de voter, il faut qu'il y ait des avantages et des avantages tels qu'ils justifient ou expliquent ce désistement, et que, d'un autre côté, il n'en résulte pas de graves inconvénients. Cela ne signifie pas d'ailleurs que l'on ne puisse avoir à l'occasion une opinion formée, ni que l'on s'engage à ne jamais sortir de cette indifférence apparente. On peut se soustraire à l'obligation du vote, en rendant d'autres services, en concourant d'une autre manière au progrès général.

Ce serait une erreur de croire qu'il n'y a qu'une façon de servir son pays en se jetant à corps perdu dans la mêlée. Que ceux qui se consacrent à la politique méritent des éloges et de la reconnaissance, il ne serait pas équitable de le contester. Il n'est pas interdit à un avocat, à un médecin, à un financier de sacrifier son repos, son temps, de se sacrifier lui-même au service et en faveur de ses concitoyens.

Combien d'avocats qui ne sont qu'avocats, de médecins qui sont tout d'abord médecins, de financiers qui ne s'occupent que de finances et justement parce qu'ils ont choisi ce mode de servir leur pays, acquièrent une compétence et partant un prestige tout au bénéfice de la communauté. Il en va de même pour toutes les professions, tous les métiers. Il n'y aura jamais trop de compétences. Dans certains domaines, les nôtres brillent par leur absence.

Quoi qu'il en soit, la littérature paraît plus accessible. En France, que d'écrivains se tiennent en dehors de la mêlée politique. Ici, la chose n'irait pas toute seule; les

conditions matérielles peuvent être un obstacle. La littérature, au Canada, ne fait guère vivre son homme. Rien n'empêche pourtant que l'on ne tende à réserver au travail littéraire le meilleur de son énergie. Mais il faut d'abord songer à éliminer les écrivailleurs qui barrent la route. Ces derniers croient suppléer à leur incapacité foncière par la réclame à jet continu. Dépourvus de toute originalité — a-t-on jamais cité d'eux une page? — ils estiment que la grosse caisse remplace le mérite, le vrai mérite, trop souvent modeste à l'excès.

Nous nous devons d'émonder l'arbre de ses branches sèches, de sarcler le champ où poussent « les fardoques », c'est-à-dire de balayer sans pitié les pitres qui supplantent les hommes de valeur authentique, qui prennent l'agitation pour l'activité, troquant la banalité et le médiocre contre des écus sonnants.

Que d'œuvres ternes, mornes, timides encomrent les rayons de nos bibliothèques, que de « brochures » creuses, hâtives, que de livres massifs destinés à la poussière des greniers, quel style indigeste, poncif, pompier, pompeux! Que de plagiats, d'emprunts maladroits, de transcriptions effrontées, de naïves démarcations, que de tirades arrachées aux orateurs étrangers, que de pages de seconde main!



Tâchons de nous immuniser contre le virus de la par-tisanerie puis choisissons, concentrons nos efforts, au lieu de les disperser. Prenons garde de multiplier à la légère les initiatives, qui, de cette façon, s'énervent, se nuisent, se paralysent, se neutralisent et s'annulent. Voyons plutôt à fortifier les anciennes entreprises au lieu de nous condamner à toujours recommencer. Dès qu'une perspective s'annonce féconde, dès qu'elle semble promettre le succès, tout le monde s'y précipite. On imite certains négociants: lorsqu'une branche nouvelle du commerce apporte des profits, il surgit cent concurrents, et c'est la misère pour tous. N'agissons pas ainsi, à seule fin de faucher dans le champ du voisin. C'est la politique à l'envers, et elle vaut l'autre!

2807

Deacidified using the Bookkeeper process.

Neutralizing agent: Magnesium Oxide

Treatment Date: **FEB 2002**

PreservationTechnologies

A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION

111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

BNQ



C 000 073 176